



La parole de Bernard-Marie Koltès nous hante sans cesse

Au Théâtre national de la Colline, Michael Thalheimer monte un *Combat de nègre et de chiens* efficace, inquiétant, servi par une sacrée distribution et une belle scénographie.

En cette nuit noire et pénombre se détache, peu à peu, un lieu étrange et inquiétant. On croirait d'abord un ring. Illusion d'optique, que dissipent des silhouettes suspendues. En pente inclinée vers le fond de scène, le plateau creuse une profondeur, se mue en fosse, surmontée d'une coursive à la perspective troublante et trompeuse. Dans une sévérité géométrique et tranchante, voilà donc délimité ce « *Lieu du monde* » qu'explore Bernard-Marie Koltès dans *Combat de nègre et de chiens*.

Un chantier, quelque part en Afrique, où se bâtit une route dont on ne sait où elle doit mener. Lieu clos, qu'on

Un chantier, en Afrique. Lieu de labeur, de peur, d'angoisse et de frustration.

devine enserré dans des barbelés. Lieu de labeur, de peur, d'angoisse et de frustration. Lieu agissant, lieu métaphore où le metteur en scène allemand Michael Thalheimer orchestre un ballet furieux. Il

y a là Horn, le chef de chantier, vieil homme impuissant, pathétique, pétri de préjugés, empêtré dans un paternalisme falot, joué avec une justesse déroutante par Charlie Nelson.

Il y a Léone (Cécile Coustillac), tout juste débarquée de ce Paris qu'elle n'a jamais quitté. Léone, naïve, paumée, bouleversée par cet univers inconnu, qui, dans sa bienveillance même, entretient elle aussi un rapport maladroit et fiévreux à l'altérité.

Et puis il y a Cal, contremaître sadique et fêlé, chétif et frustré, dont Stefan Konarske déploie jusqu'à l'insoutenable le détraquement physique et nerveux. Cal terrorisé, dont l'hystérie et l'agressivité raciste sont déchaînées par ce cadavre qu'il a sur la conscience, celui d'un ouvrier noir qu'il a tué, avant de faire disparaître son corps.

Ce corps, invisible, jamais figuré, est pourtant omniprésent. Est-ce lui qui hante ces trois Blancs terrifiés par l'un des siens, Alboury, ce rôleur insaisissable venu le réclamer?

Ici, Alboury se déploie en un chœur de dix Noirs, dont se détache par intermittence un homme (Jean-Baptiste

Anoumon). Voix collective et énigmatique, qui cristallise le face-à-face chromatique, en même temps qu'elle le brouille et le dépasse. Plus qu'un protagoniste, Alboury offre dans cette mise en scène un écran de projection des peurs, des clichés et des fantasmes.

UNE CULPABILITÉ REFOULÉE DE LA COLONISATION

Koltès disait de cette pièce qu'elle ne « *parle pas de l'Afrique ni des Noirs* ». Michael Thalheimer traduit parfaitement ce paradoxe. C'est de l'Europe et des Européens qu'il nous parle, de cette culpabilité refoulée mêlée d'effroi que la colonisation a laissée, comme un lourd secret de famille, en héritage. *Combat de nègre et de chiens*, insistait Koltès, n'est pas un manifeste anti-colonialiste. Ici ce sont nos murs intérieurs qui sont mis à nu, jusque dans l'impossible rencontre entre Alboury et Léone, jusque dans l'impasse du désir de métamorphose qui brûle cette femme.

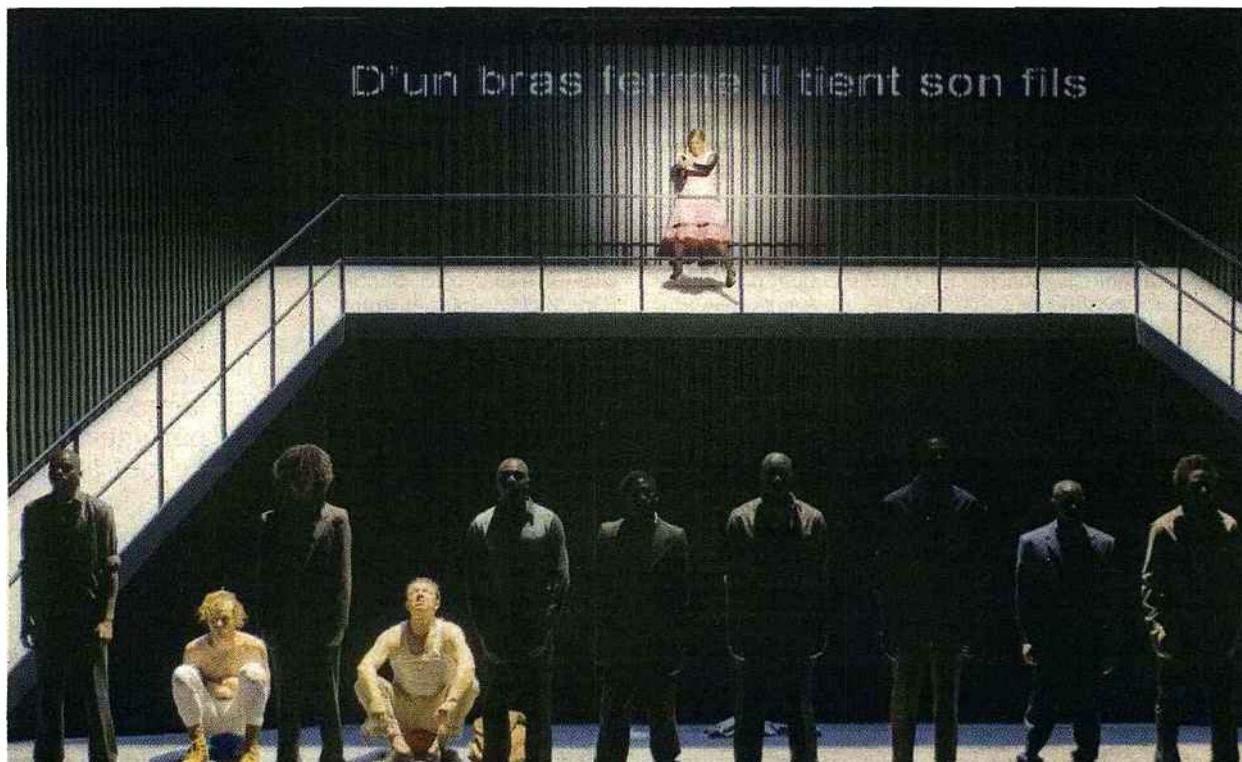
Ces choix artistiques et politiques sont servis par une belle intelligence du texte, et l'on a plaisir à redécouvrir toutes les tensions et les nuances de la partition koltésienne, entre humour cruel, luttes intérieures et silences glaçants.

ROSA MOUSSAOUI

Au Théâtre national de la Colline, jusqu'au 25 juin.

Rens. : 01 44 62 52 52 ou
reservations@colline.fr

Atelier de critique théâtrale, animé par Jean-Pierre Léonardini, samedi 12 juin, de 10 heures à 17 heures, renseignements : 01 44 62 52 27.



Combat de nègre et de chiens : un ballet furieux avec Jean-Baptiste Anoumon, Cécile Coustillac, Stéfan Konarske, Charlie Nelson.

La cavale impossible de *Roberto Zucco*

Pauline Bureau, avec la compagnie La part des anges, a mis en scène la dernière pièce de Koltès inspirée d'un fait divers, qui ne nous convainc qu'à moitié.

C'est sa dernière pièce, écrite au crépuscule de sa vie. D'un fait divers, l'errance meurtrière du tueur en série Roberto Succo, Bernard-Marie Koltès a fait un mythe, suscitant le scandale. On attendait avec curiosité cette mise en scène de la jeune Pauline Bureau. On est, pour tout dire, un peu déçu. Par le dispositif scénique, dont l'encombrement, trop lourdement figuratif, nuit au rythme de la pièce comme à la cohérence de l'univers de Koltès. Par l'appréhension trop familière du texte, dont le lyrisme ne se déploie vraiment que dans les tirades,

comme celle de la sœur (Marie Nicolle) de la gamine violée par Zucco.

En dépit des efforts d'Alexandre Zeff, qui parvient, par éclairs, à faire émerger ce gosse au visage d'ange habité par une « *bête sauvage* », et de la gamine (Géraldine Martineau), à la fois détruite et transfigurée par son agresseur, *Roberto Zucco* peine, au final, à épouser l'envergure tragique et mythique que lui a insufflée Koltès. Cette mise en scène ne restitue que trop partiellement l'urgence, la rage assassine, l'imminence de la mort (celle de l'assassin, en écho à celle du dramaturge), l'ambivalence du passage

à l'acte. Le spectateur n'est emporté que trop tardivement dans la cavale, qui est, en même temps, fuite en avant et ascension.

L'ensemble est pourtant servi par un fécond travail sur le son et par les lumières de Jean-Luc Chanonat, qui façonnent les évasions de Zucco, sculptent les espaces interlopes du Petit Chicago où il se planque, accompagnent d'un soleil camusien son ultime montée vers le ciel, avant la chute.

R. M.

C'était jusqu'à hier au Théâtre de la Tempête. Tournée prévue en 2011.